Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 56 (1918)

Heft: 47

Artikel: L'armistice

Autor: Marc

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-214266

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1er étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C10, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 ~ LAUSANNE

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la "PUBLICITAS"
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, 2t dans ses agences.

ABONNEMENT: Suisse, un an, Fr. 5 50; six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.

ANNONCES: Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.

Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 23 novembre 1918. — Une semaine mémorables (J. M.). — L'armistice (Marc à Louis). — Mademoiselle Alice (Jean des Sapins). — Diagnostic. — Sobriquets des communes et villages vaudois, suite (Mérine). — Une dame qui se coupe. — Le marié novice. — Feuilleton: La Bibliothèque de mon oncle, par Rodolphe Tepffer (suite). — Boutades.

UNE SEMAINE MÉMORABLE

Alssons aux grands journaux, aux journaux politiques, le soin de commenter et de juger la tentative de grève générale décidée par le Comité d'Olten et qui, en dépit de son avortement, nous a gâté une semaine dont le début avait été si heureux. Aussi bien n'est-ce pas le rôle du Conteur de se mêler de politique. Mais des événements, diversément mémorables, de la semaine dernière, il convient de retenir deux constatations fort réjouissantes.

Tout d'abord, l'unanimité de l'enthousiasme avec lequel nous avons salué la victoire définitive et si impatiemment attendue de la cause de la justice et du droit, à laquelle, depuis quatre ans, les Romands sont restés toujours fidèles, dans la bonne, comme dans la mauvaise fortune. L'allègresse était générale et débordante ; rien n'a bridé son élan. Ce fut, le 11 novembre, à midi, sur la place St-François, alors que venait d'arriver la nouvelle de la signature de l'armistice, un spectacle bien impressionnant que celui de cette foule énorme où toutes les conditions, tous les âges, bien des nationalités, se coudoyaient. Tous, têtes découvertes, entonnaient tour à tour, avec une conviction bien visible, les chants nationaux de la Suisse et des principaux peuples alliés.

De la joie, une immense joie, mais cela seulement. Pas une parole cruelle, pas un sarcasme à l'adresse des vaincus. Les grandes joies sont généreuses et magnanimes; elles sont indemnes de toute mauvaise pensée.

La seconde constatation est le superbe et réjouissant réveil de l'esprit patriotique qui s'est manifesté dans la population et dans l'armée à la nouvelle de la déclaration de grève générale. On a tout de suite senti que le pays était menacé dans ses institutions et dans ses traditions. Quelque pénible qu'ait été pour beaucoup de citoyens l'idée qu'ils se trouveraient peut-être dans la triste éventualité de faire face à des gens «de chez nous» - on ne peut dire: «compatriotes » puisqu'ils renient la patrie - il n'y a pas eu de défaillances, pas de défections. Comme en août 1914, pour courir à la frontière, ils étaient tous là. La patrie est en danger! Nous voici! Et nos soldats ont eu le sentiment réconfortant que la population, dans sa très grande majorité, était avec eux ; elle ne leur a ménagé ni ses acclamations enthousiastes ni les preuves plus tangibles et non moins précieuses de sa sincère sympathie. Les exemples sont nombreux et éloquents de cette cordialité spontanée et réciproque, de ce vibrant patriotisme.

Que dites-vous de ce soldat de landsturm qui, faute de train et d'autre moyen de transport, est

venu à pied d'Yverdon à Lausanne pour rejoindre son bataillon? Que pensez vous de cette brave paysanne du district de Cossonay, qui, d'étape en étape, espérant loujours, mais en vain, trouver un train ou un camion automobile, a bravement conduit son mari mobilisé jusqu'à Moudon, et s'en est revenue à la maison, comme elle s'en était allée: « avec la Grise », pour l'heure de « gouverner »?

Que dites-vous, enfin, de ces gardes civiques qui partout s'organisent et dans lesquelles s'enrôlent, nombreux, les citoyens de tout âge et de toute condition, pour assister l'autorité dans le maintien de l'ordre public et la défense des principes démocratiques?

Et combien d'autres exemples. On n'en finirait pas.

La population, après quatre ans de guerre et d'épreuves de tout genre, veut la paix et la tranquillité, afin de pouvoir accomplir, comme il convient, la grande tâche de reconstitution, de renforcement, de justice et d'équité qui nous attend tous. C'est pourquoi elle est fermement résolue à sévir contre tous ceux qui voudraient y faire obstacle, contre tous les perturbateurs. Ce n'est assurément pas la ce qu'escomptaient les organisateurs de la grèvegénérale. Vraiment, ils n'ont pas eu de flair. Ils se sont complètement abusés touchant la mentalité de notre armée et de nos populations. Ils les croyaient sans doute énervées, découragées, aigries par les quatre années de guerre et de privations que nous venons de passer, ainsi que par les regrettables événements survenus chez nous et que nous déplorons tous. Ils pensaient qu'il n'y avait qu'à agiter, avec de grands mots et des menaces, l'étendard de la révolution, pour que militaires et civils accourussent naïvement à la rescousse. Au drapeau rouge, civils et militaires ont opposé le drapeau rouge à croix blanche, et aux menaces, leur ferme résolution de défendre sans faiblesse la patrie et ses institutions contre leurs ennemis du dehors et du dedans.

Les organisateurs de la grève se sont trompés. Cela arrive à tout le monde.

J. M.

Nu-tête. — Dans une réunion publique, un orateur fait une proposition absurde. Un auditeur demande à son voisin :

— Qui est ce personnage, s'il vous plaît?

— Monsieur, c'est celui que vous rencontrez souvent, le crâne chauve et la lête découverte.

— Oh! je comprends, maintenant : c'est une tête sans cervelle, il n'a pas besoin de la couvrir. — C. P.

L'ARMISTICE

It la véprâ, i'êté ein train de bâozenâ pê l'ottô. Justameint la faïe l'avâi fé lè z'agnî et l'affére l'allâve pardieu bin, quand vait-cé que lo poustelion l'arreve.

— Te sâ pas, Louette, que mè dit, ie diant que l'armistice l'è signî.

— Qu'è-te oncora cosse po onna bîta, clli l'armistice ? que lâi dio. $\ /$

— L'è quemet onna paix. Quand l'è que te vâo veindre onna carrâïe, âo bin mîmameint on cârro de terra, ie faut allà vé lo notéro que vo fâ po coumeincî on papâ qu'on lâi dit 'na promesse de veinta, et pu aprî on autro papâ, lo bon, quand on va passâ lè z'acte.

— Lo sé pardieu prau. Justameint quand i'é atsetâ la *Renaillire*, l'a faliu fére la promesse, mâ on a bin risquâ de pas signî l'acta.

— Eh bin! l'armistice l'è la promesse, et pu la paix, l'è l'acta.

— Se bahia quin notéro lau vâo fère cosse, faut ion què sâi d'attaque et pas timbrâ. Cein dusse lau cotâ gros. Mè rein que po ma Renaillîre, i'é payî ceint houitanta francs.

— Lo notéro, diabe lo mot que l'ein sé! Dein ti lè casse l'armistice l'è signî. Ie diant qu'on pâo lo vére à Lozena.

— Pas moyan. Craïo bin que lai vu alla vère. La faïe va bin, lè truffie sant trésse, et n'è pas oncora agotta lo novi.

I'é dina à la couâte. I'é châotâ dein mè z'haillon et mè solâ et a-te que mè à Lozena. L'è lé qu'ein avâi dau mondo et dâi dzein. Ein avâi oncora bin mé que quand on baille lè prix à l'abbayî. N'ètant pas ti de la mîma mére, cein que lâi a de su. Jamé n'arî cru onna cougne dinse. Mè su de « Louette, mets ta man dein ta catsetta que n'aulant pas tè roba la bossa! » Et l'é tegnâite tot dau long avoué ma man, dèso mon motchâo de catsetta. I'é ma fâi rîdo ètâ terelupinâ decé, delé. Crâïo que i'arê pu pessî ein martseint que nion lâi arâi rein vu.

Et dâi drapeau! Dâi moui et dâi pètâïe, oncora bin mé que tsi no quand on a inaudiurâ lo colîdzo. Dâi rodzo, bllian et blliu. Pas tant de crâi blliantsè. L'ant de que lè drapeau fèdérat lè z'ant met dessu la rîta dâi modze que l'ant einvouyî dein lè z'Allemagne, l'è por cein qu'ein avâi pe min po la pararda. Fa rein, l'ètâi bin biau.

Mâ l'è su la Ripouna qu'ein avâi dâi dzein. L'avant fé onna dzehîra iô on hommo l'è montâ que no z'a de bin dâi z'affére de la guierra et pu oncora bin dâi z'autro. No z'a de que du quatoze la guierra l'è vegnâite por cein que l'âi avâi z'u dou bon Dieu et ma fâi on savâi pas lo quin voliâve gagnî. Mâ ora, l'è fini; lo veretabllio l'è restâ âo ciè, lo croûïo l'è felâ ein n'Hollande, à cein que paraît. Et mè su de : «Louette, eh bin! ora te pâo recoumeincî à allâ âo pridzo, du que clli commerce dâi dou bon Dieu l'a botsî! » Cein que l'è tot parâi que clliau dzeinsuti. Por quant à mé, n'aré jamé cru que l'è on affére dinse que l'avâi amenâ la guierra.

Quemet mè vegnâi onna sâi de cotien, ié' voliu alla bâire quartetta pè la pinte vaudoise. Mâ tot l'ètâi plliein quemet âo prîdzo quand l'è qu'on reço lè catétiuméno. Mé su met à n'âin bet de trâbllia et i'é bu on demi tot solet. Bin bon que l'étâi, mâ tchè qu'on diâbllio. Mè desé justameint : « Louette, l'è lo laci que foudrâi pouâi veindre trâi francs lo litre, et lo vin que foudrâi payî treinte-houit! » Cein vindrâ paotître, se la revoluchon l'arreve. Pertot lè dzein tsantâvant. Lè z'on çosse, lè z'autro cein. On ôuïa: «Roulez tambou!» et pu on autro bin galé assebin que sè desâ: «Madelon, Madelon, Madelon». Voliâvo tsantâ avoué leu, mâ n'é pas pu suivre drâi avau. N'avé pas aprâ cllia tsanson à l'écoula et mè veillîvo po lo derrâi couplliet iô falliâi dere:... lon. Ie m'ant oïu et sè sant bin su dèmandâ cô l'ètâi clli corps que l'avâi cllia tant balla voix. Ne cougnessant pas oncora Louette de Velâ-lè-Pudzin.

Pu pas vo z'ein dere mé. Crâïo bin que i'été eimmourdzî on bocon po fini. Por quant à clli l'armistice que l'ant de que l'ètâi signî, n'é pas pu lo vére. L'avant appèdzî pè su St François, mà n'a jamé pu allà prau proûdzo. Fâ rein! vu mè rappelâ grand teimps de clli dzo, quand bin n'é pas yu l'armistice.

MARC A LOUIS.

Le haut et le bas. — Un pasteur des montagnes avait été nommé dans un poste des bords du lac. Avant son départ, les autorités lui offrirent un banquet. M. le syndic venait de lui exprimer en termes éloquents les regrets et les souhaits de circonstance. Dans un discours émouvant, le pasteur déclara qu'il n'aurait jamais quitté la paroisse alpestre s'il ne s'était senti appelé d'En-Haut.

— Pardon, d'en-bas, vous voulez dire, s'écrie un des municipaux. — C. P.

MADEMOISELLE ALICE

(Portrait villageois).

PLLE est petite, alerte et vive. Malgré la cinquantaine qui approche, elle a conservé un air de jeunesse que chacun s'accorde à lui reconnoître. Elle a les traits fins, les cheveux tout blancs et un sourire de bonté éclaire son visage au teint brouillé. Elle porte toujours une simple robe grise avec un petit tablier noir. Quand elle sort, elle met un chapeau bergère de paille jaune, sauf en hiver, où on lui voit, pour aller au sermon, son éternelle toque de velours noir.

Elle vit de peu; ses goûts sont modestes; elle n'a pas besoin de posséder une garde-robe bien remplie, car sa vie s'écoule dans le petit magasin qu'elle tient à deux pas de l'église. Une modeste enseigne est fixée au-dessus de la porte. Il n'y a pas de vitrine avec rideau métallique, seulement une porte vitrée qui, lorsqu'elle s'ouvre, met en branle une sonnette. Pour pénétrer dans ce magasin, on traverse un jardinet où croissent des pivoines, des roses trémières et du réséda. On monte un escalier de bois pour aller à l'étage où se trouve un petit appartement dont les fenêtres s'ouvrent sur les grands prés tout fleuris de dents de-lion. Mademoiselle Alice, qui connaît toutes les marches de cet escalier, le monte d'un pas léger et rapide. Mais elle passe la plus grande partie de son temps dans la modeste boutique où l'on trouve toutes sortes de denrées.

Cependant Mademoiselle Alice a pour spécialité les articles de mercerie, les étoffes et les laines. Sur les rayons superposés, les cartons blancs ou gris s'empilent avec une régularité parfaite. Il y en a de toutes les dimensions. Ils sont rangés par ordre de grandeur et, dès qu'elle a vendu une douzaine de boutons, on la voit grimper sur un tabouret pour mettre ses cartons en place.

Elle aime la simplicité, l'ordre et l'économie. Chaque jour elle tient ses comptes; elle inscrit les bénéfices dans un grand livre doublé de toile noire et classe ses factures afin de les retrouver le jour de l'échéance. Elle est habile à servir les clients, elle ne s'attarde jamais à bavarder et ne répond pas aux propos malveillants. Toujours on la voit d'humeur égalé et personne n'a pu se plaindre d'avoir été mal servi. Si son petit com-

merce se limite aux articles de mercerie, cela ne veut pas dire que Mademoiselle Alice ne vende pas autre chose. Chaque jour c'est, du matin au soir, un défilé: gens du village qui achètent habituellement leur épicerie à la ville voisine, mais qui ont à chaque instant besoin d'un morceau de savon, d'une pelote de ficelle ou d'un écheveau de coton; enfants qui achètent pour deux sous de caramels et de temps à autre une plaque de chocolat; gens de passage, paysans conduisant leur bétail à la montagne et s'arrêtant là pour faire provision de cigares et de tabac.

Si vous demandiez à Mademoiselle Alice quels sont les clients les plus difficiles, elle vous répondrait sans hésiter : « Ceux qui réclament les objets introuvables ». En effet, il existe partout une catégorie de gens qui voudraient qu'on leur donne de suite ce qu'ils n'ont pu trouver nulle part. A ceux-là, Mademoiselle Alice répond invariablement de son ton calme et posé :

— Je regrette, mais je n'en ai pas en magasin. Si on lui répond d'un ton grognon et maussade: « Alors on ne trouve bientôt plus rien chez vous », son visage s'empourpre, elle a un mouvement particulier de la tête, ses mains s'agitent puis, sans trouble, sans hésitation, elle répond de son ton le plus naturel:

-- Que voulez-vous, Madame, c'est comme partout ailleurs. Il y a beau longtemps qu'on ne trouve plus tout ce qu'on veut. »

C'est en hiver, quand il pleut ou qu'il neige, que le magasin de Mademoiselle Alice est le plus accueillant. Quand la bise pleure dans les fentes des portes ou que le vent souffle en rafales jusque dans les cheminées, on s'attarde volontiers chez la bonne vieille fille. On s'assied sur des chaises, des tabourets ou des caisses. Un bon feu de bois ronfle dans le poêle en catelles. Le chat ronronne au bout de la banque. Rien ne trouble son repos. Tout ce monde qui parle, discute et fait des gestes, ne l'émeut pas. Il en a bien vu d'autres, le vieux matou philosophe. Quand une nouvelle cliente entre dans la boutique, il tourne la tête, ouvre un œil puis, comme fatigué de l'effort, on le voit se remettre en boule pour dormir.

Cependant la conversation s'anime. De temps à autre on taquine Mademoiselle Alice. On lui dit que depuis la guerre elle a réalisé de beaux bénéfices. Mais elle répond tranquillement que les produits de la terre se vendent mieux que ses pelotes de ficelle — ce qui fait rire tout le monde. Quand on lui demande pourquoi elle ne s'est pas mariée, elle déclare qu'elle n'aurait su que faire d'un mari. Si on insiste, elle ajoute que, peut être, il lui eut été utile pour ouvrir les caisses. Puis, tout étonnée d'en avoir dit autant, elle se tait, se remet à son travail et laisse parler son entourage.

Au commencement du mois, Mademoiselle Alice se lamente à cause des coupons de sucre, de riz et de macaronis qu'il faut coller sur des feuilles spéciales. Elle craint toujours de se tromper ou d'effectuer son envoi trop tard. Et, quand l'expédition est faite, elle craint que le facteur ne perde les paquets en route. Alors elle voit déjà son contingent de marchandises n'arrivant pas et ses clients portant leurs cartes ailleurs.

Les bonnes commères qui la regardent coller ses coupons ne manquent jamais de se plaindre des prix exorbitants des denrées et surtout de leur rareté. C'est un concert de lamentations qui finit toujours par ces mots:

— Enfin, que voulez-vous, c'est la guerre! Quand la mère Fanchon est là, il n'y en a que pour elle; sa voix au timbre aigu domine toutes les autres.

— Moi, dit-elle, en secouant sa tête de vieille chouette empaillée, je ne sais bientôt plus que mettre dans la marmite. Mon homme ne veut plus rien manger. Il dit qu'il aime mieux être à la pinte qu'à la table, parce que le vin, au moins, n'est pas à la carte.

Personne ne répond, car on sait que la mère Fanchon n'est pas une femme à contredire.

Quand la petite pendule accrochée à la muraille marque huit heures, le vieux matou se dresse sur ses pattes, fait le gros dos et bâille lentement deux ou trois fois. Ensuite il s'êtire du mieux qu'il peut et, d'un saut, quitte la banque pour se rapprocher du fourneau.

Les clientes comprennent que c'est l'heure de fermer la boutique. Elles se retirent sans hâte, emportant leurs emplettes. Toujours obligeante, Mademoiselle Alice les accompagne jusque sur le seuil. Elle lève la tête pour voir le temps qu'il fait, puis, tandis que les pas s'éloignent, elle tire les volets et rentre chez elle en fermant la porte à double tour.

JEAN DES SAPINS.

DIAGNOSTIC

N médecin, qui n'est certes pas le premier venu, s'en va ordinairement passer ses vacances dans une petite ville du canton. Il y a deux ans, dans la chambre voisiue de la sienne, logeait un monsieur affecté d'une toux opiniâtre, dont il ne paraissait, du reste, pas trop souffrir.

Le représentant de la faculté discerne immédiatement, dans cette toux, l'indiscutable indice d'une sérieuse affection pulmonaire. Un jour, au sortir de table, après un copieux souper, le médecin crut devoir mettre en garde son voisin contre les dangers d'une toux si constante. Le tousseur partit d'un éclat de rire et protesta de sa bonne santé: « Moi, docteur, dit-il, je me porte comme le Pont-Neuf! »

Devant une telle assurance, le médecin, un peu vexé tout de même, n'insista pas.

L'été dernier, lorsque le docteur revint à sa villégiature accoulumée, il n'y retrouva pas son voisin de l'année précédente. Il s'informa et apprit que celui ci avait succombé un mois auparavant à une maladie de poitrine.

— Eh! bien, voilà tout de même de ces choses qui font plaisir! exclama-t-il, laissant l'hôtelier ahuri.

SOBRIQUETS DES COMMUNES

ET VILLAGES VAUDOIS

Π

La Sarraz : rollie-bots. Lavey-Morcles : lei roucans, lei raucans.

Lavigny: lei botollions.

Légier-La-Chiésaz (St) : lei tia-lao. Lieu (le) : Ecouva-fu (ballaye-feu). Livres (St.) : lei raodze guignon.

Luins: planta saudze.
Lussy: les luci... fers (?)
Malapalud: lei polantzes.
Maracon: lei bouratte-caïons.
Marnand: bramafan.

pri dé l'ivoué. lyein dao pan. lei couquelions.

Mauborget: lei grelliets.

Mauguettaz: lei merlon.

Mex: les fous.

Moiry: épouéris, peta-truffia.
Mollondins: quemacllious.
Mont (le) (Lausanne): pequa-dzenevra-

Mont (Rolle): rapelions (grapillons).

Montcherand: pequa-redzenaye.

Montmagny (et pas Montagny comme l'a dit le Conteur) : lei lao. Montherond : lei renà, que l'on disait aussi des

Montherond : lei renä, que l'on disait aussi des gens de Montherod ? Montpreveyres : bourla-satsets (su lo fornet).

Montpreveyres : bourla-satsets (su lo fornet). Morrens : tsausse-rosse dé Morreins, lei pioux,

tire-paille, tire-foin, tire lo diabliou pè lei deints.

Nonalles: lei tsats.

Noville: lovats ou louveteaux (plutôt lovat, insectes aquatiques), on dit aussi aux gens de l'en-